

moire, et oublia entièrement son sermon. Descendre de la chaire, cela lui eût été trop honteux ; entreprendre de parler, il ne savait comment s'y prendre. Que faire en cette perplexité ? Il se résout à demeurer ferme, à user de sa voix et de son geste, sans rien prononcer que des paroles imparfaites ou décousues ; des *car*, des *mais*, des *si*, des *messieurs*, des *paradis*, des *enfers* &c. Jamais prédicateur ne parut avoir plus de feu ; il tonnait, il gesticulait, il faisait des exclamations, frappait des pieds et des mains : toutes les voutes de l'église retentissaient des éclats de sa voix. L'auditoire béant était dans un silence profond ; chacun avançait sa tête et redoublait d'attention, pour entendre ce qui ne pouvait être entendu. Ceux qui étaient près de la chaire disaient : Nous sommes trop proches ; ceux qui étaient plus éloignés se plaignaient de ce que par leur éloignement ils ne pouvaient rien comprendre. Enfin notre prédicateur tint son auditoire trois quarts d'heure en haleine, et se retira avec l'applaudissement de toute l'assemblée, qui se promettait bien de mieux choisir une autre fois ses places.

Un paysan, chargé de fagots, criait, dans les rues, *gare, gare*, afin qu'on se détournât. Un jeune homme vêtu de soie ayant négligé de se retirer, fut accroché par un de ces fagots, qui fit une furieuse brèche à son habit. Le jeune homme cite le paysan devant le commissaire. Rendu chez ce dernier, le paysan ouvre la bouche sans dire mot. Etes-vous muet, lui dit le commissaire ? et le paysan de ne point répondre ! C'est malice de sa part, dit le jeune homme : il se tait faute de bonnes raisons ; il n'est pas muet, car il criait à pleine tête : "Gare, gare !" Si cela est, dit le commissaire, vous avez tort de vous plaindre.

FREDERIC GUILLAUME, père du grand FREDERIC, de Prusse, peignait, on croyait peindre, mais ses ouvrages n'étaient que de grossières ébauches. Tel n'était pas pourtant le langage de ses courtisans, lorsqu'ils s'étendaient sur le mérite de l'Appelle couronné. Un jour sa majesté les gratifia de la vue d'un nouvel échantillon. Supposez, dit le roi, que quelque grand peintre, RUBENS, RAPHAEL, par exemple, ait fait ce tableau, croyez vous qu'on en donnerait un prix considérable ? Sire. répondit le baron de POLNITZ, qui passait pour le plus adroit et plus flatteur des courtisans prussiens, je puis assurer votre majesté qu'un connaisseur ne pourrait pas offrir pour un tel tableau moins de 25,000 florins. Eh ! bien, baron, s'écria le monarque flatté, vous allez recevoir une preuve de ma munificence : prenez le tableau pour 5,000 florins, que vous allez me payer comptant, et comme je désire vous rendre service, je vous donne la permission de le revendre. Ah ! Sire, s'écria le baron, qui se trouvait pris dans son propre piège, je ne puis consentir à tirer avantage de la générosité de votre ma-